HAL
open science

Les Saintes : terres de femmes, îles de pêcheurs

Isabelle Dubost

To cite this version:

Isabelle Dubost. Les Saintes : terres de femmes, îles de pêcheurs. Anthropologie maritime, 1992, Statuts et fonctions des femmes dans les communautés maritimes et fluviales: table ronde des 14 et 15 mai 1990, 4, pp.63-70. hal-01655132

HAL Id: hal-01655132

https://hal.science/hal-01655132v1

Submitted on 13 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

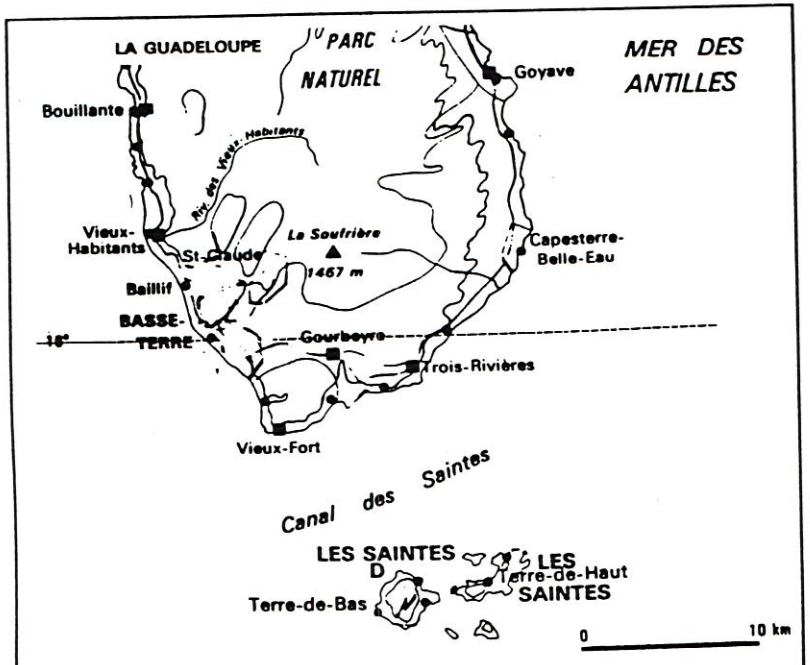
Les Saintes : terres de femmes, îles de pêcheurs (Guadeloupe)

Isabelle DUBOST

Anthropologie Maritime, Cahier n°4, 1992, Actes de la table ronde : "Statuts et fonctions des femmes dans les communautés maritimes et fluviales", 14-15 mai 1990 : 63-70

Deux îles, Terre-de-Bas et Terre-de-Haut, deux communautés de pêcheurs à l'écart dans les Caraïbes. Ainsi peut-on parler des Saintes, archipel français situé au sud de la Guadeloupe. Ici la mer se raconte d'elle-même : de chaque colline de ces petites terres, le regard s'y accroche tandis qu'au loin se profilent la Guadeloupe, Marie-Galante ou la Dominique. Depuis trois siècles, ces îles ont une histoire maritime. A partir de 1652, après l'échec d'implantation de 1648, des colons français venus de la Guadeloupe tentèrent de créer une économie fondée sur l'agriculture mais de fortes sécheresses et le manque cruel d'eau de source ont contraint ces pionniers à se tourner vers la mer. Quelques indigoteries et exploitations cotonnières, des cultures vivrières et un peu d'élevage subsistèrent malgré tout, entraînant la venue d'une minorité d'esclaves noirs. Du fait de leurs origines et de leur faible métissage, les Saintois constituent une population particulière aux Antilles. De plus, depuis des générations, ces habitants à la " peau claire " pratiquent tous la pêche, alors que les Martiniquais et les Guadeloupéens ont leur histoire tournée vers la terre, depuis l'instauration du système de plantation (canne à sucre). Aujourd'hui, les Saintes avec leurs trois mille habitants représentent un pôle majeur dans le secteur pêche de la région. Cet archipel et La Désirade fournissent une part importante du poisson commercialisé en Guadeloupe.

Ces deux îles ont des aspects bien différents. Cette dernière, massive avec ses falaises, n'offre pas de havre pour abriter les bateaux de pêche.



Localisation de l'archipel des Saintes

Aussi, à partir des années 1920-1930, les pêcheurs sont-ils partis pratiquer leur métier en Guadeloupe et plus particulièrement en Grande-Terre : à Port-Louis, au Moule, à Saint François... A l'origine saisonnières, ces migrations sont devenues définitives pour la génération actuelle. Ces choix différents ont entraîné une vie sociale et familiale sans commune mesure entre les deux îles, les gens de Terre-de-Haut n'ayant que peu émigré.

Les Saintois revendiquent leur appartenance au monde de la mer que démontre une fierté sans cesse renouvelée [1]. Dans cet univers, les femmes semblent absentes. On les rencontre de manière fugace le matin sur le marché à Terre-de-Haut, dans la journée aux terrasses des maisons à Terre-de-Bas. L'espace social extérieur, les rues, le village, appartient aux hommes tandis que les femmes investissent l'espace familial de la maison. Pourtant, toutes, épouses, sœurs ou filles de pêcheurs sont en relation avec la pêche, mais elles participent peu aux activités maritimes. Cette quasi-absence des femmes dans le domaine maritime révèle une réalité sociale qui est celle d'une partition très forte entre les mondes masculin et féminin, mais elle reflète aussi un malaise social sous-jacent. Dans ces milieux insulaires exigus, l'espace individuel privé est très restreint, les faits et gestes de chacun demeurent sous les regards, approbateurs ou non, des autres. Tout est soumis à l'observation sociale, ce qui provoque fréquemment des conflits exacerbés, parfois violents. Aussi la sphère privée est-elle privilégiée dans la vie communautaire. On

assiste à une privatisation de plus en plus forte de la vie quotidienne et au surgissement d'un " individualisme " très marqué. Pourtant, à travers les récits, il apparaît que, par le passé, les Saintois étaient plus solidaires les uns des autres et que les femmes avaient aussi des relations conviviales entre elles plus affirmées. On peut alors se demander si l'intégration des Saintes dans une économie de marché, si le tourisme qui a ouvert les îles au monde extérieur et un certain enrichissement n'ont pas débouché sur un processus de déstabilisation sociale et de ruptures.

Au sein de cette communauté qui donne encore l'illusion d'être très soudée, les rôles, les comportements et les activités des hommes et des femmes sont codifiés et l'espace très structuré. Mais de nombreux facteurs extérieurs sont venus bouleverser ce cadre social, changeant ainsi les rapports humains, les relations hommes-femmes, et tout particulièrement les rôles sociaux et économiques des femmes et leur statut au sein du groupe des pêcheurs. Le domaine féminin est devenu étroitement délimité et fragmenté car la fonction des femmes a suivi les aléas de la " modernité ", mais cette évolution a suivi des voies différentes sur les deux îles. Dans la cellule familiale antillaise, le rôle familial de la femme est très important : elle occupe la position centrale car l'homme est souvent absent du fait « *d'un système polygamique, de polygamie simultanée pour l'homme et successive pour la femme* » (Bonniol, 1980, p.181). Aux Saintes, le modèle de référence est le couple, fondé sur le mariage religieux et civil. La natalité très forte tend à diminuer : il n'était pas rare que des femmes aient une quinzaine d'enfants alors que les couples actuels d'une trentaine d'années ont rarement plus de trois enfants (nous avons observé le même phénomène chez les pêcheurs martiniquais). L'éducation des enfants accapare les femmes. La maison est un lieu privilégié, lieu de réunion pour la famille élargie mais aussi lieu de passage, où toutes les terrasses sont conçues pour l'accueil. Par le biais des héritages de terrains constructibles, des familles ont créé de véritables fiefs, formant des quartiers où l'on circule d'une maison à une autre de manière très conviviale. Les femmes y ont donc une forte responsabilité.

Aujourd'hui, les jeunes filles quittent l'école après la classe de troisième car les lycées se situent en Guadeloupe, et le budget familial ne peut supporter de telles charges financières. Elles réintègrent alors l'unité domestique et aident leur mère, se confinant ainsi dans le réseau familial. Autrefois, il existait de multiples prétextes pour mener une existence conviviale. Les femmes partaient dans les " mornes " (collines) tailler des branches qui servaient à faire du charbon de bois. Elles allaient aussi chercher de l'eau dans les mares ou dans les citernes à l'époque où les maisons ne disposaient pas encore de l'eau courante dessalée. Laver le linge était aussi l'occasion de se rencontrer : autour des mares, les femmes s'assemblaient pour la journée avec le pique-nique et se racontaient les nouvelles. Ces activités collectives étaient importantes dans la vie sociale, mais le développement du confort ménager a supprimé ces échanges. La situation a évolué. Il n'existe plus de lieu de prédilection pour les rencontres entre femmes hors de la maison ; et rares sont désormais les activités réalisées en commun. Le marché reste cependant un

moment important pour les palabres et la circulation des informations. Les contacts avec l'extérieur sont fréquents. Les femmes vont régulièrement en Guadeloupe, " sur le continent ", pour faire des achats. C'est aussi un moyen de s'échapper, pour un temps, de l'isolement insulaire. La présence de touristes, et de métropolitaines vivant en concubinage avec des Saintois (Terre-de-Haut), est un second type de contact, mais celui-ci est complètement faussé et illusoire. Les touristes sont ignorés et les métropolitaines sont exclues du groupe des femmes. La communauté se protège et n'accepte pas les éléments qui pourraient perturber les habitudes locales. Le troisième contact, et qui n'est pas des moindres, est la télévision qui accapare les femmes durant plusieurs heures chaque jour. Mais celle-ci contribue à maintenir les femmes à l'intérieur des maisons, ce qui accentue leur isolement.

Les femmes ont toujours eu une activité économique. Autrefois, elles obtenaient quelques revenus en lavant et repassant le linge des marins des bateaux militaires qui faisaient régulièrement escale aux Saintes. Mais leur principale activité était l'exploitation de la terre. Chaque famille possédait un lopin sur lequel poussaient des pois, des " giromons " (sorte de potiron), du manioc, du coton... Les femmes géraient ces jardins pour l'alimentation familiale mais certaines en vendaient aussi les légumes. Quelques échanges se réalisaient entre les deux îles : à Terre-de-Bas, des " platines " permettaient de moudre la farine de manioc et les femmes de Terre-de-Haut venaient ici carder le coton pour le vendre ou faire des matelas. Au retour de la pêche, les hommes participaient aux activités agricoles. Un petit élevage était aussi à la charge des femmes : bœufs, chèvres, moutons et poules. Pour abreuver les bêtes, les femmes " charroyaient " sur leur tête des marmites contenant l'eau douce des citernes municipales, des puits, parfois elles l'achetaient à des particuliers. Avant de partir à l'école, les jeunes filles devaient aller en puiser. Le problème de l'eau est sans cesse cité par les Saintoises car il est encore crucial, bien que maintenant chaque maison soit équipée d'une citerne individuelle ou dispose de la distribution d'eau dessalée. Ainsi, l'univers des femmes était centré sur le problème de l'approvisionnement en eau douce et le jardinage. Cette activité était surtout prépondérante à Terre-de-Bas où de vastes terrains étaient cultivés, et ce entièrement sous la responsabilité des femmes. En effet, les hommes partaient travailler en Guadeloupe, ne revenant que quelques jours par mois, et moins encore durant la saison de la pêche à la " traîne " car, jusque dans les années quarante, la pêche se pratiquait encore à la voile et à la rame, les trajets entre les îles étaient donc fort longs. Les femmes, seules à terre, devaient assumer toute la gestion familiale ainsi que les activités économiques. Depuis une vingtaine d'années, les jardins sont délaissés pour maintes raisons : les Saintois se plaignent de la sécheresse; mais il existe aussi un grave problème lié à l'acquisition des terres... Par le biais des héritages successifs, les terres ont été morcelées pour la construction des maisons ; de nombreux hectares ont été vendus aux " étrangers " de la Guadeloupe ou de la métropole pour construire des résidences secondaires. Et, plus décisif, les Saintes participent à une économie de marché : fruits et légumes ne sont plus cultivés sur place mais achetés sur le marché, aux

étals des Dominicains. Seul un petit élevage est conservé pour l'alimentation familiale ou pour la vente.

Avec le développement touristique, hôtels et restaurants se sont multipliés créant des emplois pour les jeunes et surtout pour les femmes. De nombreuses mères de famille ont développé une activité particulièrement lucrative en louant des chambres. Ce nouvel apport de revenus est appréciable, d'autant qu' il s'agit souvent d'activités non déclarées. A Terre-de-Haut, un petit commerce prend de plus en plus d'ampleur : celui de la vente de gâteaux (le " tourment d'amour ", spécialité locale), de pâtés, de punch... La contribution des femmes ne se fait plus uniquement par le truchement de leur rôle familial ou leurs activités de jardinage, puisque dorénavant, elles apportent des revenus qui peuvent être très importants. De plus, ce sont souvent elles qui détiennent la gestion du budget familial. Mais, là encore, apparaît une différence entre les deux îles. Terre-de-Bas est fort peu touchée par le développement touristique. Les restaurants, tenus par les femmes, et les chambres à louer sont souvent boudés par les touristes. Par contre, les femmes gèrent les " lolos ", les épiceries-bars. Cette île appartient aux femmes dans la mesure où elles vivent " seules " depuis trois générations. Elles ont investi l'économie de l'île, la gèrent. L'île est " le fait " des femmes.

Autrefois donc, la vie des femmes était axée sur le travail de la terre et sur le ravitaillement en eau douce. De nos jours, leur rôle économique tend à se transformer. Que deviennent alors les statuts et les relations sociales entre hommes et femmes ? Quels sont les nouveaux enjeux sociaux ? Les femmes sont de plus en plus écartées de la scène publique et leur exclusion de l'activité de la pêche en est le reflet. Ces " terriennes " ont des circuits sur l'île bien établis, presque figés, en liaison avec leurs activités. La mer est de plus en plus éloignée de leurs préoccupations et de leurs parcours. Certaines femmes ne se baignent jamais, ne vont jamais à la plage mais ceci est fréquent dans les Antilles françaises. Les seules sorties sont les pique-niques familiaux sur les îlots. On s'y rend en canot. Autrefois, c'était un moment privilégié pour ramasser les oursins, rôle des femmes.

Aujourd'hui, elles ne participent plus aux activités maritimes comme elles le faisaient jadis, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Les épouses de pêcheurs fabriquaient en effet les filets pour leur mari : senne, folle, épervier, ce qui n'excluait pas les hommes de cette tâche. C'était une activité complémentaire, mais certaines femmes en avaient fait leur métier et en vivaient. Certaines aussi étaient réputées pour la fabrication des voiles de canots, mais là encore, au sein de la cellule familiale, cette activité pouvait réunir le couple : la femme cousait les laizes taillées par son mari. Aucun autre engin n'était fabriqué par les femmes, les hommes s'occupaient des nasses en bambou... Elles participaient aussi au ramassage des coquillages, des oursins. Elles ne coopéraient qu'à la pêche à la senne de plage où toute la population était réunie pour hâler le filet à terre. Certaines surveillaient les bancs de poissons du haut des mornes. Pour cette tâche, elles étaient rémunérées, alors que celles restées sur la plage n'avaient droit qu'à une part de poisson au même titre que les hommes. Du temps de la pêche à la voile, lorsque les pêcheurs

rentraient tard, les femmes les aidaient à sécher le poisson, mis sur une feuille de tôle durant la nuit. Mais cela restait principalement le travail des hommes, comme le salage des appâts. Les femmes, désormais, n'assistent plus au retour des pêcheurs. Le poisson est directement vendu du lieu de pêche en Guadeloupe, en dehors de quelques pêcheurs qui vendent leur produit à des mareyeurs saintois. La vente échappe aux Saintoises, et ce depuis toujours, alors qu'en Guadeloupe ou en Martinique ce sont les femmes qui commercialisent le poisson sur tout le territoire ou sur les marchés locaux. Ces marchandes sont souvent des femmes de pêcheurs. Aux Saintes, lors de grosses prises, il arrivait que les pêcheurs reviennent avec du poisson, les femmes alors vendaient les excédents sur l'île.

Autrefois actives pour la fabrication des filets et des voiles en coton, elles sont maintenant à l'écart. L'évolution des techniques et des matériaux les ont exclues : le nylon remplace le coton et les filets sont dorénavant importés de la métropole, les moteurs hors-bord ont succédé à la voile, les sennes de plage ont disparu au profit des grandes sennes tournantes... Pourtant, elles connaissent parfaitement toutes les techniques de pêche et peuvent les décrire dans les moindres détails. Néanmoins, il semble qu'un décalage apparaisse : les jeunes femmes se sentent de moins en moins concernées par la pêche et la mer, et elles n'ont pas acquis ces connaissances. En cas de danger, le rôle des femmes est de gérer l'information à terre, et cela est essentiel. En février 1990, à Terre-de-Haut, trois marins sont morts en mer. Tandis que les hommes partaient à leur recherche sur l'océan, les femmes sur la plage, en famille, étaient en contact permanent avec les Affaires maritimes. Autour d'elles, pour un temps limité, la population dans l'angoisse se recentrait et oubliait discordes et animosités. Les rares moments où les femmes attendent le retour des pêcheurs se situent en fin d'après-midi, lorsque les pêcheurs tardent à revenir. Dans de telles circonstances, le danger devient un facteur de cohésion sociale qui intègre totalement les femmes ; elles en sont même le moteur. L'individualisme s'efface, on retrouve le " nous " collectif. Pourtant, ce phénomène reste éphémère et illusoire car bien vite les habitudes reprennent leur place, l'oubli s'installe. Le rôle des femmes est aussi de payer des messes en souvenir des disparus, d'entretenir les tombes, d'installer des bougies le jour de la Toussaint. Il arrive aussi que des femmes viennent prier près des canots. Lors des fêtes des marins-pêcheurs (le 15 août à Terre-de-Haut, le 6 décembre à Terre-de-Bas), toutes les femmes sont présentes à la messe, les hommes ne viennent qu'à la procession des bateaux, et en petit nombre. Par contre, elles sont exclues des rituels de protection concernant le matériel de pêche et les bateaux, dans l'idée et dans les faits, puisque les hommes ne leur en parlent pas. Autrefois, quelques femmes allaient chez " le gadé zafé " (le détenteur des pratiques rituelles et propitiatoires), pour " faire le nécessaire pour leur mari ", mais maintenant elles sont écartées de ces pratiques. Pourtant, elles participent à un système de protection global : certains rituels à terre sont en continuité avec ceux pratiqués dans la pêche. Le jour de l'An, c'est le grand nettoyage à " l'alcali ", l'ammoniaque, pour purifier la maison. C'est aussi la période du " bain démarré ", commun à toutes

les Antilles françaises : ce bain de mer du 31 décembre pour se purifier en vue de la nouvelle année, et se libérer de toutes les mauvaises influences accumulées. Ce nettoyage de la maison est certainement à mettre en corrélation avec la pêche. En effet, lors de rituels de protection, principalement durant la saison de la pêche à la traîne, les canots sont lavés à l'alcali pour " chasser les mauvais esprits ", et les lignes de pêche sont aussi arrosées pour favoriser les prises. L'ammoniaque utilisée pour ces rituels est souvent prescrite par un " gadé zafé ". A terre ou en mer, ce produit est employé pour la même raison, il agit comme élément rituel purifiant.

Les femmes sont donc écartées de la pêche. Deux femmes d'une cinquantaine d'années font exception et ont pratiqué la pêche, non de manière professionnelle mais pour leur plaisir : pêche à la traîne, relevage des casiers... avec leur mari [2]. L'évolution technologique a bouleversé le monde de la pêche et, par là, la répartition des rôles entre les hommes et les femmes, non seulement absentes de ce circuit économique, mais aussi écartées de la scène sociale. Dans l'univers saintois, les mondes féminin et masculin sont bien distincts : chacun a son rôle social et économique à jouer, les tâches sont précises et structurées. Les femmes sont les terriennes de l'île, les hommes des marins. L'abandon des jardins fait que les Saintoises investissent encore plus l'espace intérieur familial de la maison. La télévision et les magnétoscopes les maintiennent aussi dans cette situation, ce qui contribue à l'affaiblissement de leurs relations sociales. Cette séparation se retrouve dans les villages qui offrent l'image d'une partition géographique de l'espace : les femmes sont souveraines dans les maisons et les jardins, tandis que les hommes sont " maîtres " sur les plages, dans les cafés, les rues. Le seul moment où les hommes et les femmes se rejoignent est l'heure du " maquerellage ", rassemblement sur la place publique, temps de la circulation des informations, des commérages, des récits de pêche.

Mais cette non-participation des femmes aux activités de la pêche est un des reflets de l'évolution des structures sociales. Aux Saintes, on assiste à une perte des valeurs communautaires, la privatisation " morcelle " les rapports sociaux, l'individualisme prime. Pourtant l'habitat traditionnel est l'expression du concept d'espace public et de vie collective : les maisons communiquent les unes avec les autres. Aussi l'espace privé individuel est peut-être recherché à travers des activités différenciées. Cette exclusion des femmes de la pêche et de la vie hors de la maison, est peut-être le signe d'un malaise, d'une " désintégration " sociale... N'oublions pas que nous sommes dans un espace insulaire fragile dans lequel les rapports humains sont vite exacerbés par des bouleversements extérieurs, qu'ils soient d'ordre technique ou culturel... L'accès à la modernité ne se fait pas sans heurts. Mais les deux îles de cet archipel ont une histoire et une évolution très diffé-rentes, aussi serait-il intéressant de poursuivre l'analyse car de telles différences ont peut-être engendré des destins féminins radicalement opposés.

Isabelle Dubost,
doctorante en ethnologie, université de Paris X-Nanterre.

(1) Celle-ci apparaît à travers leur discours : ils se nomment les " meilleurs pêcheurs des Caraïbes " et ils seraient, de plus, les instigateurs de la pêche en Guadeloupe et à Marie-Galante, ayant initié les locaux aux techniques de pêche, lors de leurs migrations saisonnières ou définitives.

(2) En Martinique, trois femmes étaient inscrites maritimes en 1989. L'une, connue de tous sur l'Ile, a un statut particulier. Dans sa famille, tous étaient pêcheurs, hommes et femmes, depuis trois générations. A cinquante-neuf ans, elle pratique encore la pêche aux filets et aux casiers en compagnie de son concubin qu'elle a " formé à la pêche " – auparavant, elle pêchait seule. L'îlot dans la baie du Robert, sur lequel ils vivent, est devenu une halte pour les pêcheurs qui rentrent au bourg. Son tempérament et son activité lui valent un très grand respect de la part des pêcheurs. Elle est devenue un " notable " du bourg. Mais, dans cette zone, d'autres femmes ont participé à la pêche avec leur mari. Il s'agit en fait d'un phénomène social local lié à l'insularité. Ces familles de pêcheurs habitant sur les îlots, les femmes étaient à proximité de la mer et il était nécessaire d'utiliser le canot de pêche pour le ravitaillement. Cette pratique de la mer a incité les femmes à pêcher.

BIBLIOGRAPHIE

BENOIST J. : « Individualisme et traditions techniques chez les pêcheurs martiniquais », *Les Cahiers d'outre-mer*, n° 12, 1959, p. 265-285.

BENOIST J. : *Les Sociétés antillaises : études anthropologiques*, Montréal, Université de Montréal, département d'anthropologie, 1966, 125 p.

BENOIST J. : *L'archipel inachevé. Culture et société aux Antilles françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972, 354 p.

BONNIOL J.-L. : *Terre-de-Haut des Saintes. Contraintes insulaires et particularisme ethnique dans les Caraïbes*, Paris, Editions Caribéennes, 1980, 372 p.

BORY A. et FRANÇOIS M.-D. : *La pêche artisanale en côte sous le vent*, éd. du Parc Naturel de Guadeloupe, éco-développement de la côte sous le vent, 1983, 80 p. & annexes.

BRETA F. : *Les Saintes, dépendances de la Guadeloupe*, Paris, Larose, 1939, 154 p.

LAROSE S. : *L'organisation du travail chez les pêcheurs de Marie-Galante*, Université de Montréal, 1970, dactyl.

LASSERE G. : *La Guadeloupe*, Bordeaux, thèse doct. de géographie, Union française d'impression, deux tomes, 1961, 1135 p.

LEIRIS M. : *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe*, Paris, UNESCO et Gallimard, 1955, 192 p.

PLONQUET C. : *Les pêcheurs de la commune de Pointe-Noire*, Guadeloupe, Paris, 1975, 97 p. dactyl.

QUAZZA T. : *Représentation du milieu marin et techniques de pêche à Saint-François, Guadeloupe*, maîtrise d'ethnologie, Université de Provence, 1987, dactyl.